

le libertaire

hebdomadaire

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARISAdresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

La Situation en Russie

La Russie, qui, pendant des siècles, a été courbée sous un régime de terreur et d'épuisement, se désagrège de toutes parts. Les peuples d'origines diverses dont elle se compose, et qu'une fatalité implacable avait agglomérées sous le sceptre sanglant des tsars, se réveillent à la vie. Le respect et les croyances ancestrales s'en vont, et, du sud au nord, et, de l'est à l'ouest de l'immense pays, l'émeute vengeresse et la jacquerie salutaire s'étendent avec une rapidité vertigineuse. Le massacre est à l'état chronique, mais le rôle des agonisantes sont le glas du tsarisme et l'autocratie s'effondre sous les flots impétueux de la Révolution. Le peuple aura son jour, et bientôt il ne restera que le souvenir des hontes endurées et du sang versé par le farben épique de Tsarskoë-Selo et l'immonde aristocratie qui étaye son trône et perpétue la servitude et la faim.

Depuis le 22 janvier 1905, le mouvement populaire a constamment gagné en profondeur et en précision.

Timide à ses débuts et revêtant encore, avec Gapone, les formes traditionnelles de la monarchie et de la religion, il s'est affirmé républicain, après avoir reçu le baptême du feu.

Les massacres de Pétersbourg devinrent le signal du réveil définitif de la Russie.

Les Zemstvos — conseils municipaux et généraux — furent unanimement à revendiquer les droits civils : inviolabilité du domicile, liberté de parole, de presse, de réunion et d'établissement d'une Constitution.

La classe ouvrière prit conscience de sa force et mania, avec une dextérité une persévérance et un hérosisme qui étonnèrent le monde entier, l'arme prolétarienne par excellence, la grève générale.

Les marins de la mer Noire se mutinèrent, et le drapeau rouge flotta sur le cuirassé Potemkine.

Enfin, les paysans, ces moujiks, qu'on avait cru irrémédiablement syphilisés par le christianisme et abrutis par l'alcool, relevèrent la tête et revendiquèrent la terre qu'ils arrosent de leur sueur et réfondent de leur travail.

Des feux de joie s'allumèrent d'un bout de l'Empire à l'autre, des centaines et des centaines de repaires nobiliaires flambèrent comme des châteaux de cartes ; de vastes régions, dans l'est et l'ouest de la Russie, passèrent entre les mains des révoltés et la rente, qui n'avait baissé que d'une dizaine de points, pendant la guerre, tomba de 25 %.

Devant ces faits, qui étaient des arguments frappants, la bourgeoisie prit peur, la noblesse chancela, les grands-ducs se terrèrent et la fameuse Constitution du 30 octobre vit le jour... sur le papier.

Mais les droits civils — liberté de conscience, liberté de presse et liberté de réunion — que promettait le manifeste impérial, restèrent lettre morte et quant à la Douma — assemblée nationale — qui devait être convoquée fin décembre, on n'arriva pas à s'entendre sur les restrictions à apporter au droit du suffrage. D'après le dernier projet gouvernemental qui vient d'être publié à ce sujet, la Douma doit être élue le 4 mars prochain selon un mode électoral qui conférerait le droit de vote aux catégories d'habitants suivantes :

1) Aux propriétaires d'immeubles qui sont soumis aux impôts, en tant qu'ils possèdent cette propriété depuis un an au moins ;

2) Aux propriétaires d'entreprises industrielles soumises à l'impôt ;

3) Aux personnes payant la taxe d'habitation ;

4) Aux personnes payant la taxe sur l'industrie ;

5) Aux personnes dont le loyer d'habitation est en leur propre nom ;

6) Aux personnes qui reçoivent un traitement de l'Etat, des zemstvos, des autorités ou des administrations de chemins de fer. Ces personnes ont aussi le droit de prendre part aux conférences d'élections urbaines.

7) Les ouvriers de fabriques, dont le personnel comprend au moins cinquante personnes, ont le droit d'envoyer des mandataires dans les réunions électorales, dans la proportion suivante :

a) Les ouvriers de fabriques, dont le personnel total est compris entre 50 et 1.000 ouvriers, envoient UN délégué.

b) Les ouvriers de fabriques, dont le personnel dépasse le chiffre de mille, envoient UN DELEGUE PAR MILLE OUVRIERS. Ces délégués participeront au choix des électeurs présumés dits...

Au lieu de libertés civiles et de Constitution, la Russie eut les *tchernaja sotnia*, bandes noires de décerveleurs antisémites qui se livrèrent, sous l'instigation du gouvernement et de l'Eglise orthodoxe, à l'égorgement

systématique des populations juives. Plus de quinze mille personnes furent blessées et massacrées, dans la seule ville d'Odessa, par ces assassins soudoyés.

A la consternation que provoquaient ces tueries sauvages, succéda une agitation suaire. Des grèves éclatèrent un peu partout et les émeutes se multiplièrent. A Cronstadt et à Sébastopol, il y eut de grandes mutineries dans la troupe et parmi les marins.

L'idée de la grève générale était de nouveau à l'état latent et après la sommation des organisations ouvrières, qui réclamaient, outre les libertés civiles :

1) La convocation d'une Constituante, élue au suffrage direct de tous les hommes et femmes majeurs.

2) La journée de huit heures.

3) La socialisation du sol.

4) La substitution de milices populaires à l'armée de soudards et d'assassins.

Le pouvoir procéda à l'arrestation en masse des ouvriers militants, des révolutionnaires et des intellectuels.

Les massacres et ces provocations odieuses précipitèrent la grève révolutionnaire.

Moscou se souleva et son héroïque prolétariat livra une bataille de sept jours à la force armée. On estime à 15,000 le nombre des tués, mais il est encore impossible de rien préciser à ce sujet.

Le plan des révolutionnaires semble avoir été d'obliger le gouvernement à capituler en isolant Pétersbourg par une Révolution victorieuse à Moscou, à Varsovie et dans les villes avoisinant la frontière allemande.

Ce plan, pour aussi tétrinaire qu'il paraît s'explique et se justifie pourtant par l'état chronique de rébellion dans lequel se trouve la Pologne et par les victoires successives que les ouvriers et les paysans des provinces Baltes ont remportées sur les armées du tsar.

Pendant que les Lettonstences et les braves Estes, doublement victimes du tsarisme russe et des barons allemands, faisaient main basse sur les manoirs de leurs exploitants, capturaient des racailles de marque, comme le baron Korf et le général Stackelberg, et tenaient en échec les forces militaires de l'Empire, un autre foyer d'insurrection s'alluma à l'extrême-orient du pays, dans les usines de l'Etat et les usines privées du rayon minier de l'Oural.

Les ouvriers de cette région se sont emparés, la semaine dernière, de l'importante fabrique d'armes de Zlatooust, ont nommé une administration républicaine et ont hissé sur l'usine le drapeau rouge.

Les autorités impériales de la province et du rayon minier ont menacé les révolutionnaires de leurs cosaques, cantoûnes à 20 kilomètres de distance, mais elles ont été empêchées de mettre ces mesures à exécution par la vaillance des ouvriers qui avaient pris la précaution d'arrêter les patrons et les contremaîtres des usines et des chantiers conquises par eux. Devant la déclaration formelle des révolutionnaires de fusiller les patrons et les contremaîtres, otages désignés de la Révolution, la répression capitula.

Les travailleurs de l'Oural ont donné, en agissant ainsi, une haute leçon à la Révolution russe et au prolétariat mondial et ont démontré que la grève générale, sous peine d'échouer, doit avoir comme corollaire immédiat l'expropriation capitaliste et la socialisation des terres et des usines.

3 janvier 1906. Un prosélyte.

Au hasard du chemin

Gérault-la-Honte

Est-ce pudeur ou calcul ? Nul ne sait. Gérault-Richard est un de ces hommes dont il est malaisé de discerner les mobiles d'action. Quoiqu'il en soit, et sans nous égarer en d'inutiles recherches, notons la conversion nouvelle du châtelain de Montargis

Depuis le premier janvier 1906, La Petite République n'est plus socialiste. C'est-à-dire qu'il n'est plus quelqu'un pour oser se réclamer de cette religion, que quelques rares sincères, abusés, dont la fibre sentimentale a vibré au refrain de cafés-concerts qui sont, il faut bien le dire, le principal aliment intellectuel servi au peuple depuis trente ans.

Il n'est pas jusqu'aux professionnels du chauvinisme qui ne ressentent une certaine honte à se prétendre patriotes. Dans un récent discours, M. Chaumié disait : « Nous sommes patriotes ! Qui messieurs ! je ne rougis pas de déclarer ! »

Une conséquence imprévue Si l'on croit un écho d'un journal « sincèrement » républicain — on est toujours sincèrement républicain — le verdict rendu par le jury de la Seine contre les signataires de l'affiche

antimilitariste a été la cause d'une grève. Le Rappel nous fait savoir que « en apprenant la nouvelle, un syndicat d'une petite ville industrielle de province s'est mis en grève pour marquer

sa réprobation de la justice de classe ».

L'échotier du Rappel dit qu'il est juste d'ajouter que l'un des condamnés

« qu'il juge inutile de désigner » avait été envoyé dans la région pour y organiser la désorganisation du travail. L'échotier en question en profite pour dauber et sur les grevistes et sur l'orateur dont il parle. Ce monsieur ne sait donc pas dans quelle feuille il écrit. Le Rappel fut l'organe d'Auguste Vacquerie et de Victor Hugo. De plus, il compte parmi ses rédacteurs les plus notoires des descendants de récidivistes. Dans un tel endroit, on devrait y regarder à deux fois avant de bétifier sur le compte des révolutionnaires que sont les véritables syndicalistes et antimilitaristes.

De « la Liberté »

« Toulon. — Un quartier-maitre Yves Pendu, s'est suicidé à bord du Gaulois. Très affecté d'une légère répandise que lui avait faite un officier du bord, Pendu s'est pendu. C'était écrit ».

C'est en de tels termes que La Liberté « journal de Paris, indépendant politique, littéraire, financier » — surtout financier — fait connaissance à ses lecteurs ce drame poignant, cette mort d'un homme jeune encore et qui n'aurait pas demandé mieux que de vivre si l'odisseuse machine militaire n'avait pesé sur lui de tout son poids.

« Pendu, s'est pendu », si vous ne goûtez pas l'atticisme du calémour, c'est à désespérer de faire de vous un bon français.

La Liberté, sachez-le, est un journal qui chaque jour défend la patrie. Elle a tant de larmes pour elle qu'il ne lui en reste plus pour ses enfants. Gageons que si Yves Pendu, avant de disparaître avait songé à faire payer son départ au « soudard galonné » — à toi, Séligmann ! — à l'officier du bord, il est probable que la Liberté n'eût pas pris cet acte avec cette ironique philosophie.

Esclavage modern-style

Il paraît — du moins les instituteurs l'enseignent-ils à l'école — que l'esclavage est supprimé. Pourtant, les papiers publics nous font connaître de temps à autres quelques faits qui montrent bien que l'esclavage n'a jamais été supprimé.

« Un Parisien, Eugène Fernal, ancien directeur d'une factorerie en Algérie, était revenu à Paris, avec quatre jeunes filles qu'il avait achetées suivant la coutume indigène. Ces jeunes filles étaient à la fois ses servantes et ses maîtresses.

« La nuit dernière, les voisins furent réveillés par des cris affreux venant de l'appartement de M. Fernal. Ils enfoncèrent la porte et virent l'ancien colon brandissant une hache devant les barreaux de la cage où il enfermait habitalement ses captives.

« Le pacha de ces dames était devenu fou. »

Ainsi, malgré les hypocrites déclarations des philanthropes, malgré les lois et décrets, l'esclavage existe bel et bien sur la terre africaine. On ne saurait cependant s'indigner trop de cette forme de servitude ; est-ce que dans notre beau pays de France l'esclavage ne se pratique point sous des formes multiples ?

Aveu pénible

Le patriotisme n'est plus heureusement qu'une très vieille idée. A part les gens intéressés il n'est plus quelqu'un pour oser se réclamer de cette religion, que quelques rares sincères, abusés, dont la fibre sentimentale a vibré au refrain de cafés-concerts qui sont, il faut bien le dire, le principal aliment intellectuel servi au peuple depuis trente ans.

Il n'est pas jusqu'aux professionnels du chauvinisme qui ne ressentent une certaine honte à se prétendre patriotes. Dans un récent discours, M. Chaumié disait : « Nous sommes patriotes ! Qui messieurs ! je ne rougis pas de déclarer ! »

Voilà une profession de foi qui semble coûter à son auteur. Il n'en rougit pas, lui. Ce mot indique surabondamment que d'autres en peuvent rougir. Il faut en effet, un certain courage pour revenir à ce titre.

Les Vrais Condamnés

Ainsi donc, le procès de l'affiche s'est terminé par une condamnation. Eh ! bien, voyez-vous, au risque de me faire mal voir des condamnés, je vous avoue que j'aime mieux ça : c'est logique, au moins.

Le acquittement eût été un non-sens. Comme vous auriez voulu que le jury bourgeois, défenseur des intérêts de la bourgeoisie, prononçât un acquittement envers ceux qui se déclaraient si nettement les adversaires de cette bourgeoisie ?

Vous auriez voulu, qu'après avoir entendu Gustave Hervé leur dire : « Notre patrie à nous, c'est tout ce que vous nous avez pris ; ce sont les usines que notre labour vous a construites, et les coffres-forts que nos privatisations vous ont remplis ; et c'est cette patrie-là que nous voulons conquérir » Vous auriez voulu, qu'après avoir entendu Urbain Gohier leur déclarer : « Non, tout n'est pas fini, parce que « vous êtes les princesses », nous vous demandons la permission de continuer. »

Vous auriez voulu, qu'après qu'on leur eût répété, sur vingt-huit intonations différentes, que les voleurs et les assassins étaient eux ; qu'après qu'on leur eût, par vingt-huit fois, pendu s'embrasser. Elle a repris le vieux adage : « Pendu, s'est pendu » — à l'officier du bord, il est probable que la Liberté n'eût pas pris cet acte avec cette ironique philosophie.

C'est été de l'illogisme. Le jury bourgeois était dans son rôle, en condamnant les signataires de l'affiche. Il a donné un vif démenti à M. l'avocat général Séligmann, en prouvant qu'il existait réellement des classes différentes, des classes adverses, des classes ennemis, en notre doux régime démocratique qui règne la toute puissance du suffrage universel.

D'ailleurs, cette condamnation prouve la valeur des idées antimilitaristes. La bourgeoisie est tout entière à pris peur. Elle a eu raison.

Elle sait qu'elle n'a point d'arguments sérieux à opposer aux nôtres ; et elle a agi comme agissent les despotes qui sentent leur trône s'embrasser. Elle a repris le vieux adage : « La force prime le droit » et l'a mis en pratique.

Je le répète, elle était dans son rôle, et cette condamnation n'a rien qui doive nous étonner.

Ce qui m'étonne, par exemple, ce sont les deux acquittements. Ils appartiennent, dans cette très sérieuse affaire, une note bouffonne et du plus haut comique, qui fait bien saillir tout ce qu'à droite que la procédure judiciaire.

On pose au jury cette question : « Jean Bousquet est-il coupable d'excitation au meurtre ? » Le jury répond : oui !

A nouveau, on lui demande : « Urbain Gohier, Gustave Hervé, etc., etc., sont-ils coupables d'excitation au meurtre ? » Il répond encore : oui !

Puis enfin : « Amilcare Cipriani est-il coupable d'excitation au meurtre ? » Cette fois, il répond : non !

Alors, je me permets de ne plus comprendre. Comment ! voilà des individus qui ont tous commis le même délit ; ils ont signé la même affiche ; vingt-six sont coupables, deux ne le sont pas !...

O ! Thémis ! que

à la disposition du ministère de la guerre, à deux reprises, quelques centaines de millions, « pour parer à toute éventualité... »

Le moment paraît opportun de rappeler les origines de cette aventure marocaine, sans parti-pris, avec le seul souci de laisser aux faits le soin de montrer le mécanisme des expansions coloniales, et le jeu des gros intérêts capitalistes, dont l'antagonisme peut déchaîner d'épouvantables boucheries.

Il est superflu de rappeler aux camarades à quels besoins de la société actuelle correspondent les colonies, et que celles-ci sont rendues nécessaires par la production ouvrière du machinisme. « Il faut des débouchés à l'industrie ». La plupart des pays civilisés produisent à peu près tout ce qui leur est nécessaire en objets fabriqués, et d'ailleurs s'entourent de douanes et de tarifs prohibitifs. Les colonies sont des pays librement ouverts aux produits de l'industrie d'une seule nation, où les commerçants exportateurs peuvent échanger leur verroterie contre des marchandises de valeur plus réelle ; ce sont encore d'excellents débouchés pour de multiples espèces de fonctionnaires ; ce sont surtout d'appréciabiles acquéreurs pour l'industrie métallurgique. Nulle colonie qui n'ait ou ne veuille avoir sa ligne de chemins de fer. A ce travail, toutes les branches de l'industrie participent, pour le plus grand bénéfice de leurs actionnaires : Hauts-fourneaux, fonderies, acieries, tréfileries, forges, toutes les usines en ont leur part. C'est une bonne aubaine, qui est seulement trop rare. Doumer a pu faire oublier son passé de démagogue radical, en offrant en pâture, à l'avidité des grands usiniers, le chemin de fer du Yunnan. Le monde des « affaires » l'a reconnu pour sien.

La France a toujours, sous tous les prétextes, tenté d'agrandir son domaine algérien aux dépens du Maroc qui l'avait et de faire de celui-ci un pendant à la Tunisie. Sous l'honorables couleurs de réprimer le brigandage, elle a lancé à diverses reprises, ses troupes sur l'Empire chérifien. On se rappelle la brillante victoire remportée par l'armée française bombardant les cahutes en pisé de Figuig. Cette affaire n'était qu'un début. L'appétit des commerçants algériens, oranais surtout, qui forment un groupe d'affairistes très puissants comptant dans son sein deux ministres, ayant un organe à lui *le Maroc Français*, des banquiers parisiens (Jaluzot était le chef d'une maison portant la raison sociale Gautsch et Cie), de gros industriels, avait, depuis longtemps, visé cette proie qui semblait facile à atteindre, d'autant que l'équilibre politique européen avait fait bascule, et que les groupements des nations occidentales avaient été radicalement modifiés.

Il faut insister sur ce fait : la politique extérieure de la France a passé par deux phases très différentes depuis vingt ans. L'occupation de l'Egypte par les Anglais avait créé entre les deux nations un antagonisme aigu qui atteignit son maximum avec l'affaire de Fachoda. L'Allemagne avait constitué avec l'Autriche et l'Italie, la Triplice. A cette alliance, la France opposa la Dupleix, formée avec la Russie. Mais cette alliance n'était pas, en réalité, dirigée contre l'Allemagne. En fait, elle amena, par l'influence de la Russie, un rapprochement avec cette nation dirigée contre l'Angleterre, dont l'origine fut surtout dans des calculs réactionnaires et financiers. Cette politique fut représentée par Hanotaux. Après Fachoda, lorsque Delcassé dé tint les affaires étrangères, un jeu de basculement fut produit. La triplice fut ébranlée par le rapprochement franco-italien, d'où l'occasion d'un accord avec l'Angleterre, conclu en 1904, et qui régla tous les différends pendus entre les deux pays. Les clauses décisives furent celles relatives à l'Egypte et au Maroc. En échange de la reconnaissance par la France de sa suzeraineté sur le premier pays, l'Angleterre reconnaissait que le Maroc fait partie de la sphère d'influence française et reconnaissait, par avance, la légitimité de toutes les opérations de la République sur cet empire.

Ainsi, se trouvait écartée une lourde difficulté pour les capitalistes français. L'Angleterre s'était toujours opposée à nos projets sur le Maroc, et son hostilité était difficile à vaincre. Restait l'Espagne, détentrice de quelques comptoirs sur la côte marocaine ; mais cette puissance de second ordre ne pouvait contrecarrer les projets des « deux nations amies ». Elle dut signer un accord demeuré secret, mais dont on sait qu'il reconnaît les prétentions françaises, sous réserve

de certains droits dévolus aux Espagnols.

L'affaire était lancée. Il ne restait qu'à obtenir, pour la forme, le consentement du Sultan à sa mise en vassalage. L'opération paraissait facile : il n'en fut rien. Les négociations, conduites à travers de multiples gaffes par M. Saint-René Tailleur, traînaient en longueur. Déjà, les chasseurs qui s'étaient partagés à l'avance la peau de l'ours, perdaient patience et menaçaient, lorsqu'une démarche de l'Allemagne vint bouleverser la question.

Les banquiers berlinois, les négociants de Hambourg, les métallurgistes de la vallée du Rhin sont aussi avides que leurs collègues français. Les sentiments des capitalistes sont les mêmes dans tous les pays. La France n'est pas le seul pays qui surproduit. La Germanie a formidablement développé sa puissance industrielle, qui souffre toujours d'un profond déséquilibre. Elle n'a que des colonies fort médiocres. Le Maroc, se disent les capitalistes allemands, est aussi bon pour nous que pour la France. L'empereur Guillaume II se chargea d'assurer le Sultan de la bonne volonté de l'Allemagne pour toutes les opérations que proposait la France, se porta garant de son indépendance, parabola et menaça.

Les menaces n'étaient point vaines, car l'affaire du Maroc ne faisait que se greffer sur une rivalité plus générale : celle de l'Allemagne et de l'Angleterre. Economiquement, ces deux nations sont des ennemis qui se font concurrence sur tous les marchés du monde, et les capitalistes des deux pays sont animés, à l'égard des uns des autres, de vifs sentiments d'hostilité, qui sont, d'ailleurs, les facteurs les plus inquiétants dans cette affaire. Des deux côtés de la Mer du Nord, on a répété à satiété que l'un des deux pays devrait disparaître devant l'autre, et que ces deux puissances économiques ne sauraient coexister.

Or, l'Allemagne est arrivée à un certain degré d'exaspération. Elle se sent

seule et isolée. L'Italie ne cache pas son détachement de la Triple Alliance, et l'Autriche ne saurait, sans danger pour son état intérieur, intervenir en faveur de son allié. L'Angleterre, au contraire, s'est rapprochée de la France, s'est trouvée des amitiés singulièrement précieuses,

Tout cela a contribué à échauffer l'humour allemand. La crise de juin et mai 1905 fut grave, on le sait. Il y eut, de la part de l'Allemagne, des communications fort semblables à des ultimatums. On se souvient de l'affolement qui saisit la France. La guerre était imminente ; les dirigeants se consultèrent ; il fallut s'avouer que les milliards dépensés pour accroître « la puissance défensive » depuis vingt-cinq ans, l'avaient été en pure perte, qu'une guerre serait un désastre. On recula, on accepta la proposition de conférence, d'abord repoussée.

Après une certaine détente, employée secrètement en préparatifs de part et d'autre, la question se pose à nouveau, aussi ardue que jamais à résoudre, aussi menaçante dans ses conséquences possibles, dont la pire — mais non la moins probable — serait une guerre européenne, dont on ne peut se représenter l'horreur. Peut-être dans quelques mois, dans quelques semaines, la chasse à l'homme sera ouverte, pour les intérêts de quelques capitalistes éprius de forts dividendes.

Dans ces conditions, qui donc pourrait s'étonner que les prolétaires, en dehors desquels fut lancée toute l'affaire, et qui sont demeurés étrangers à ces lournes combinaisons de brasseurs d'affaires, refusent de coopérer à ce conflit et que, malgré les basses déclamations de quelques rhéteurs, ils ne se soucient pas de risquer leur vie sur le champ de bataille ? Les grands mots et les majestueuses périodes ne sauraient cacher le fond de la querelle : c'est une guerre de capitaux, une question de revenus. Que les capitalistes s'arrangent !

Harmel.

AIGLEMONT

Par la volonté, vers la cité libertaire. — Situation morale et financière de "l'Essai" — Réalisations actuelles et projets d'avenir. — La leçon de l'exemple.

Nous avons demandé à nos amis de la colonie l'*Essai* » des nouvelles de leur situation ; voici la réponse que nous adressa Fortuné Henry. Quoique un peu longue nous croyons devoir la communiquer à nos lecteurs :

Aux Camarades de la Colonie d'Aiglemont,

Mes chers camarades, Notre effort, pari vous le savez avec très peu de ressources, aidé d'assez nombreux concours que notre histoire indique, mais contrarié par des hostilités peut-être plus nombreuses encore, est arrivé à édifier cette colonie où nous sommes et où une vie plus que supportable est réservée à ceux qui voudront être des collaborateurs francs et décidés, et non des mangeurs de marrons tirés.

Après deux ans et demi d'expérience, il serait peut-être sage de faire une mise au point qui, pour nous d'abord, pour les camarades qui s'y intéressent ensuite, marquent le chemin parcouru, nous sorte de l'oubli volontaire dans lequel nous nous sommes placés et fixe d'une façon plus précise le but, non pas que nous pouvons atteindre, mais auquel nous pouvons tendre.

La hâte primitive où seul je révais et espérais — ce qui est aujourd'hui, est bien loin, la première habitation où nous avons été généreusement entourés et dans le cadre de laquelle nous avons subi nos privations est déjà oubliée. Notre nouvelle et spacieuse demeure, le confortable que nous dégagent sont l'assurance d'un stade franchi, la preuve de ce que des hommes libres peuvent faire ; et il ne serait pas étonnant, tellement les hommes sont enfants que les interrogatoys d'hier deviennent facilement les optimistes de demain.

Jusqu'à présent et en raison d'engagements personnels (malgré qu'à aucun moment je n'aie consenti à être quelque chose dans la situation foncière) j'ai assumé des responsabilités, et tenu des engagements qui auraient pu être collectifs.

Je me dois et je vous dois, de vous donner les résultats et les situations matérielle et morale que vous connaissez aussi bien que moi, mais que je tiens à consigner.

SITUATION ÉCONOMIQUE

Recettes de juin 1903 à décembre 1905	17.623 40
Dépenses	18.491 50
Détail des dépenses de juin 1903 à décembre 1905, c'est-à-dire pendant deux ans et demi :	
Nourriture	3.504 55
Correspondance	210 05
Frais Généraux	3.700 20
Grains et Fourrages	918 10
Voyages	500 95
Argent à colons	507 35
Séminences et engrains	228 65
Locaux, terres et prés	74 50
Matériel	5.590 90
Prêts	1.215 65
Achat animaux	60 »
Immeubles	977 95
Travaux payés	969 65
Total	18.491 50

compter avec le boycotage dont sont victimes les militants.

Par un confort et une installation raisonnable, permettre à tous les colons de compléter leur éducation et de s'instruire et devenir ainsi des compagnons mieux outillés pour la lutte.

En face de l'enfermement révélé par les socialistes, donner le spectacle d'hommes libres dans un milieu libre, artisans et jouisseurs d'un bien-être toujours grandissant.

Par l'installation d'une bibliothèque sérieuse et d'une Université populaire, par des conférences les plus nombreuses possibles, faire l'éducation et la conquête de populations qui ne demandent que cela.

Rayonner, en somme, le plus possible et non plus bâti sur le sable, mais édifier avec toutes les garanties de solidité ce que vingt ans de discussion et d'idéologie nous ont mis tous à même de réaliser. Nous avons, dispersés peut-être, tous les éléments nécessaires ; le travail difficile est de les réunir et surtout de *vouloir*, mais vouloir, non pas comme des enfants que l'on fouette et qui cèdent, mais avec l'énergie et la virilité qui viennent à bout de tous les obstacles.

Il y a, pendant de longs mois, l'initiative individuelle à être utile, en tant qu'orientation générale, dont on ne pouvait s'évader sans cesser logiquement de concourir à l'œuvre première, l'estime — aujourd'hui qu'un point sérieux est acquis et qu'une vitalité indiscutable est assurée à l'*Essai* — l'estime, dis-je, qu'il est temps que l'œuvre devienne impersonnelle, et que la hute du primitive que je fus, se change en clan communiste volontairement mis en marge de la société.

Parti seul, j'ai été fatidiquement le directeur de ma tentative. Resté presque seul, malgré que j'avais des collaborateurs, mais qui les uns ne m'avaient pas compris, d'autres m'avaient trop compris, je suis encore demeuré l'inspirateur de la Colonie.

Je l'ai fait, conscient que je devais le faire. Aujourd'hui, nous avons atteint le développement désiré. Fortuné n'est plus — et il vous le demande — que le colon, que le camarade qui vous aime, dont vous connaissez les aspirations qui doivent être les vôtres et qui livre à des compagnons qu'il croit consécents et raisonnables cette colonie qu'il a eu, vous le savez, tant de peine à édifier et à défendre.

Vous connaissez pour en avoir été les témoins, les déceptions, les rancunes, les envies, les haines que j'ai éveillées et que je me suis attirées.

J'en suis fier et satisfait pour l'expérience !

Elles sont pour nous, comme pour eux d'ailleurs, un enseignement salutaire qui, peut-être pour certains, les empêchera de confondre plus longtemps la Révolution avec leur révolution.

La force de notre philosophie est venue à bout de tout ; cela nous montre sa logique et sa vérité.

Voyons maintenant, voulez-vous le développement que nous pouvons donner à la Colonie d'Aiglemont.

Jusqu'à présent, la culture conduite en même temps que les travaux divers d'éducation a été non pas négligée, mais incomplète. Nous nous sommes bornés à une culture moitié jardinière, moitié intensive qui demande à s'étendre par la grande culture, base économique indispensable par ses rendements en grains, fourrages, et blé surtout.

Nous avons décidé, et nos enseignements en seigle sont déjà faits, de prendre toutes les terres que nous aurions l'occasion de louer et, tout compte fait, je crois qu'au printemps nous n'aurons pas loin de 9 à 10 hectares en culture.

Nous parlerons tout à l'heure des moyens dont il nous faudra disposer pour supporter les nouvelles charges que va nous créer cette mise en valeur, pour l'instant, suivons notre développement.

Notre effort, nous sommes bien d'accord n'est-ce pas ? portera à constituer une réserve, non pas faite d'argent, mais de blé, paille, pommes de terre, bétail, volailles, ruches, etc., destinée à favoriser l'instalation d'une autre colonie d'abord, d'autres colonies ensuite.

Avoir devant soi pour en faire remise à un groupe de camarades voulant faire exactement comme nous des vivres et du matériel plutôt que des pièces de cent sous qui s'épuisent généralement vite.

Nous groupurons autour de nous, dans la colonie, ou en dehors d'elle, des petites industries libres qui feront économiquement partie de notre vie même. Sur le terrain proche pourra s'élever l'habitation du camarade tailleur, qui fera nos vêtements et ceux des colons voisins, le cordonnier qui nous chantera, simon finement, du moins commodément, etc.

Nous arriverons rapidement, si des hommes de bonne volonté le veulent, à être assez nombreux, pour constituer une petite société harmonique, se suffisant presque entièrement et capable alors de fournir le moyen nécessaire pour que les cours, les récréations communes, les conférences séries, le théâtre un jour, deviennent possibles.

Alors la musique que nous faisons le soir ne sera pas pour nos seules oreilles.

Et dans ce cadre dont nous aurons rempli le tableau, les enfants (des nôtres et ceux que des camarades nous confieront) évolueront, privilégiés de grandir dans un environnement sain.

Oui mes amis, tout cela, vous le savez par tout ce qui a déjà été fait ici, n'est pas du rêve, c'est la réalité qu'il faut vouloir.

Pénétrons-nous que plus nous crérons, plus nous jouissons, plus viendront nombreux les convaincus que notre geste aura conquis, et notre joie de propagandiste sera de la conscience éveillée chez les avancés d'aujourd'hui.

Mais vous savez le projet qui m'a toujours tenu au cœur. Il n'y a pas d'indiscrétion d'en cause un peu puisque dans quelques jours nous devons en entretenir les lecteurs du *Libertaire*.

J'ai voulu parler d'imprimerie.

Avoir à sa disposition le matériel nécessaire pour occuper quelques camarades, mais aussi dans la possibilité de faire en s'amusant la brochure intéressante, le journal, la revue, le livre.

Créer par la suite un centre intéressant à Aiglemont ou ailleurs, où la pensée se canalise d'abord, se concrétise ensuite, voilà n'est-ce pas, de quoi séduire les moins orgueilleux.

Éh ! bien, si vous le voulez, cela nous le réaliserons et rapidement.

Je parle à des convaincus, à des gens qui

savent ce qu'ils peuvent et voilà où il n'interroge pas et vous ne demandez pas comment nous ferons face à ce développement rapide que doit prendre la Colonie ?

Puisque vous avez décidé que cette sorte de manifeste soit communiquée aux camarades par la voie du *Libertaire* disons en quelques mots :

1° Pour liquider la dette de 1800 fr. que nous avons.

2° Pour assurer l'outillage mécanique nécessaire, les terres, les engrangs, etc.

3° Pour ne pas rester les paysans de La Bruyère qui grattaient la terre de leurs ongles et ne pas piéter sur place dans la réalisation de ce que nous nous sommes montrés capables de faire ;

La Colonie l'Essai d'Aiglemont contracte un emprunt de 15.000 fr. en part nominative de 25 francs, 50 francs et 100 francs.

Cette somme sera remboursée par fractions de 3.000 francs tous les ans, à partir du 1^{er} novembre 1910.

Peut-être un pareil sacrifice eut-il paru énorme, demandé au commencement de la tentative. Mais après deux ans et demi d'efforts constants, d'énergie indomptable, de détermination inlassable, il est probable et à souhaiter que les camarades qui le peuvent n'hésiteront plus à nous seconder.

Voilà, mes chers amis

MISE AU POINT

Certains journaux s'étant plus à porter des histoires aussi mensongères que malhonnêtes, le Comité de l'A.I.A. a adressé à ces journaux, la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Des bruits tendant à présenter le mani-feste, qui nous valut en bloc, trente-six années de prison, comme une entreprise politique, sont mis en circulation par certains journaux. Vous comprendrez l'intérêt qu'il y a pour nous à faire justice d'une manœuvre dont on discerne aisément l'origine et le but.

L'appel « aux conscrits » a été rédigé par trois de nos camarades et présenté ensuite en réunion générale, aux membres du Comité National de l'A. I. A.

Le texte de l'affiche fut adressé aux membres absents.

Nous affirmons que tous les inculpés ont connu les conditions dans lesquelles l'affiche a été élaborée et l'ont approuvée soit véritable soit écrit.

La police a eu connaissance du placard bien avant son affichage. Elle tenait même de s'opposer à l'expédition des bâtons, qui eut lieu, rue de Saintonge, au Siège du Comité, et non à l'imprimerie ainsi que cela fut dit. Mais les camarades chargés de ce travail parvinrent à la dépister, et l'opération se fit sans encombre au nez des agents de M. Lépine.

Recevez, Monsieur, nos civilités empressées.

Les membres présents :

Gustave Hervé — Miguel Almeyrada — Louis Grandidier — Urbain Gobier — Clément — Bosche — Castagné — E. Merle — Mouton — Frontier — Chanvin — Perceau — Félicie Numetska — Amilcare Cipriani — Laporte.

Un curieux de Vichy, que Trexols — Clara tout de suite être un anarchiste, se jeta avec un couteau, au sortir de l'église sur l'ensorcement qu'il n'atteignit du reste pas.

Le meurtre fut, aussitôt, soigneusement ligoté et condamné, sans bonne escorte, en prison, et mourut le lendemain.

A Barcelone, on suppose que le malheureux a été suicidé. Une enquête est ouverte par... les intéressés à cette disparition.

« Les agents de Trexols ont profité de cette occasion pour affirmer que l'agresseur s'était absenté de son village natal à des époques qui coïncident — comment en serait-il autrement ? — avec les attentats à la dynamite, qui, depuis un an, ont été perpétrés à Barcelone, qui, de plus un an, ont été perpétrés à Barcelone, qui, de plus longtemps. L'incident qui s'est déroulé à la porte de l'église est, tout simplement, l'épilogue d'un drame poignant dont nous ne tarderons pas à avoir la clé.

Trexols, qui n'a jamais été arrêté — et pour cause — les auteurs d'attentats, ne pouvait franchement pas laisser de profiter de cette magnifique occasion.

Le mystérieux personnage qui terrorisait Barcelone depuis deux ans n'était autre que le malheureux Salas, suicidé par ordre dans sa cellule.

Au moins, celui-là ne pantera pas !

BIBLIOGRAPHIE

LE PARTI DU TRAVAIL

Par E. POUGET (4)

On connaît, par ce qui en a été dit ici et pour les avoir lues, les premières brochures d'une série que notre camarade Emile Pouget se propose de consacrer à l'action syndicale.

Les deux premières : Les Bases du Syndicalisme, le Syndicat, tendraient à définir ce qu'il fallait entendre par syndicalisme et syndicat, quelles étaient les conceptions, les organisations connus sous ces deux vocables.

Répondant bien au but qu'elles se proposaient, elles eurent dans tous les milieux ouvriers, ceux qui ne sont pas gongrenés par le socialisme endormeur ou l'infecte jaunisse, ce qui est tout un, le juste et légitime succès auquel elles avaient droit.

Le Parti du Travail, tel est le titre sous quoi Pouget nous apporte sa troisième brochure. Il faut penser que cette dernière recevra, des masses travailleuses, le même accueil que ses deux aînées.

Dans cette brochure, Emile Pouget s'est efforcé de nous faire entendre ce qu'est, par définition, le « Parti du Travail », ce bloc homogène de toutes les forces ouvrières, ce conglomerat de tous les éléments prolétariens ; ce parti, qui n'en est pas un — si l'on donne à ce mot sa valeur politique — doit, dans l'esprit de l'auteur de la brochure et de ceux qui partagent ses idées, grouper dans son sein tous les ouvriers soucieux de conquérir l'émancipation économique qui, seule, importe ; car, à quoi bon l'exercice du droit de vote à qui n'a pas de pain à se mettre sous la dent ? Et, là n'est pas la seule raison qui militite en faveur de l'action économique.

Est-ce que la bourgeoisie capitaliste, tandis qu'elle s'inquiète peu de la vitalité des comités électoraux, ne fait pas traquer durement, par ses sbires, les propagandistes qui arment surtout sur le terrain nettement syndicaliste et révolutionnaire ? C'est la preuve que l'activité de ces derniers est plus dangereuse pour la société bourgeoise, que la ruée aux urnes de cette masse amorphie qu'est le corps électoral. Aussi, faut-il savoir gré à ceux qui, comme Pouget, apportent leurs coups de poing à la démolition du vieux monde.

L. Gr.

(1) Une brochure à 0 fr. 10. En vente au Libraire.

Lire dans le n° 1 (deuxième année) de **La Terre** : *Pull-Mal Procès*, par Emile Janyion (compte rendu du procès Mafta); *Une question*, par Georges Durion; *le drapeau*, par Frédéric Bordes; *l'antimilitarisme*, par G. Potron, etc. En vente au Métro.

REÇU :

L'Internationale documents et souvenirs — 1863-1878, par James Guillaume. 1 volume grand in-8^e de 304 pages, édité par la Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 17, rue Guitat, Paris.

La Coéducation, par Félicie Numetska ; aux éditions de l'Œuvre, 30, rue Montmartre; un numéro de la dite revue, 50 centimes.

La Voix des Primaires, organe des membres de l'Enseignement pour la défense des intérêts des institutifs.

S'adresser à : Bourion, instituteur à Doincourt, par Colombey-les-Belles (M-et-Mle).

L'Internationale.

La conscience publique est satisfait ! C'est ainsi que les feuilles à la dévotion des « honnêtes gens », saluent les trente-six années de gloire que très généreusement le jury de la Seine nous octroya.

La conscience publique symbolise admirablement la médiocrité bourgeoise. Elle est l'incarnation suprême de l'âme vermeille de M. Prudhomme.

Tous les bourgeois, c'est-à-dire tous ceux qui, selon la robuste expression de Flaubert, « pensent bassement », exultèrent, quand ils apprirent la sentence prononcée par sept d'entre eux, plus experts en l'art de dépourvoir honorablement leurs concitoyens qu'en l'analyse des idées.

Il se pourra que leur joie fut de courte durée. Cette classe de gens honorables, — hommes honnests, — ferait bien de méditer la pensée d'un des leurs, M. J. Cornely, qui, dans le Siècle, écrivait le lendemain

bien encore elle est pneumatique, formée d'une enveloppe de caoutchouc qui peut être gonflée à volonté, ou enfin, à souffler, c'est-à-dire à ressorts en spirale. De la partie postérieure du ressort, part une chaîne qui vient s'attacher sur la peinte après avoir terminé le tour du corps. On peut ajouter à ce bandage des sous-cuisses pour l'empêcher de remonter. Quand il s'agit d'une hernie double, le principe reste le même et les bandages côté droit et côté gauche sont faits, avant d'être réunis,恰巧 pour son côté respectif.

Le bandage anglais est composé d'un ressort et de deux pelettes, l'une qui s'appuie dans le dos au niveau de la colonne vertébrale, l'autre qui, au bout d'un ressort, connaît la hernie de l'autre côté de la ligne médiane. Il n'est pas dépendant du tronc, peut se mouvoir sur le sujet qui en est porteur, et, par conséquent, ses pelettes peuvent quitter trop facilement la place qui leur est assignée.

C'est, comme toujours, en unissant les bons côtés de l'un et de l'autre bandage que l'on est arrivé à fixer la formule mixte qui donne à peu près satisfaction aux intéressés. Il faut, dans sa construction, inspirer des nécessités particulières à chaque cas et nous en arrivons à conclure que tout bandage, pour être vraiment bon, doit être fait sur mesure. A moins d'urgence ou de nécessité absolue, repousser toujours les bandages que les charlatans exploiteurs vous offrent en prospectus ou en annonces dans les journaux. C'est un estropié définitif que ces misérables vous vendent sous les espèces de laissés-pour-compte. *Il vaut mieux ne pas porter de bandage que d'en porter un défectueux.*

Le bandage s'applique sur le malade étendu complètement et lorsque la hernie a été refoulée entièrement. Quand il est posé, il faut que le malade marche, tousser, se bâsse et porte un poids. Le bandage ne doit pas bouger et l'on ne doit sentir aucune trace de la hernie à son pourtour. Dans ces conditions il est bon — autrement il ne vaut rien. Aussi bon qu'il soit, il entraîne toujours, au moins au début, des inconvenients, démangeaisons, compression, eczéma de la peau. D'où nécessité d'une propreté minutieuse de ces régions. D'où encore le conseil du début : dans tous les cas possibles, faites-vous opérer.

D^r L. B.

Salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton

Conférence Sébastien Faure

Le Vendredi 12 janvier 1906, à 8h. 1/2 du soir

CONFERENCE
publique et contradictoire
par

SEBASTIEN FAURE

Sujet traité : La Faillite du Catholicisme

Sont spécialement invités à assister à cette conférence essentiellement contradictoire et à y prendre la parole : MM. Marc Sangnier, du Sillon, et les abbés Garnier, Naudet et Viollet.

Camarades,

Le catholicisme a trahi toutes ses promesses, il a déçu toutes les espérances qu'il avait prétendues ; il fait faillite à tous les engagements qui avait contractés.

Quelques hommes s'ingénient à établir le contraire et propagent l'idée qu'il est en mesure de résoudre le problème social et les multiples questions qui passionnent présentement l'Humanité.

Il importe de démontrer que ces hommes se trompent ou cherchent à nous abuser.

C'est ce que ferai.

J'invite les porte-parole du Catholicisme influent et notamment : Messieurs Marc Sangnier, Garnier, Naudet et Viollet, à venir défendre devant un auditoire éclairé et attentif les convictions qui les animent.

Et je leur donne l'assurance que l'assassinée saura écouter en silence tous les orateurs.

Sébastien FAURE

PRIX DES PLACES :
Premières, 2 francs ; Secondes, 1 franc ;
Troisième, 0 fr. 50.

Au profit de *La Ruche*, œuvre de solidarité et d'éducation, fondée et dirigée par Sébastien Faure.

PIÈTRES RAISONS

Le procès dit de l'affiche antimilitariste, si l'on a permis à nos doctrines antipatriotes de se manifester sous le couvert de dame Thémis n'a pu apporter d'arguments à son avantage que les juges de la Cour d'assises de Beauvais, ville où je fis ce qu'il est habituel d'appeler mon service militaire, les gens avaient coutume, quand nous passions sur un trottoir de traverser la rue et de continuer leur chemin sur celui d'en face pour ne point se frotter à nous, pour ne pas être contraints d'entrer en contact avec nous. Preuve certaine de la sympathie grande en laquelle on nous tenait. Il y avait que dans les maisons closes qu'on nous accueillait à bras ouverts, si je puis ainsi dire. Et, encore fallait-il que nous ayons de l'argent en poche.

sans doute, de se faire la main pour les revanches futures. C'est surtout dans les ports de guerre, où sont concentrées les troupes coloniales que ces choses arrivent ; et, nul ne s'étonna quand, il y a deux ou trois ans une véritable insurrection éclata à Saint-Denis sur la seule annonce que la garnison composée d'infanterie de ligne allait l'être de soldats coloniaux. Il ne faudrait cependant pas croire que cette catégorie de militaires ait le monopole de la brutalité. À l'heure présente, et depuis plus d'un mois, à Montlouis git sur son lit un pauvre jeune homme qu'une brute en culotte rouge transperça de sa baionnette par trois fois.

Si le rempart du patriottisme, Seligman, m'avait demandé mon avis personnel, ei si j'avais daigné discuter avec ce monsieur chargé de nous faire condamner mes camarades et moi, j'aurais pu lui faire connaître l'altitude de certaines populations vis-à-vis les porte-sacs casernés dans leurs

localités. Il me souvient qu'à Beauvais, ville où je fis ce qu'il est habituel d'appeler mon service militaire, les gens avaient coutume, quand nous passions sur un trottoir de traverser la rue et de continuer leur chemin sur celui d'en face pour ne point se frotter à nous, pour ne pas être contraints d'entrer en contact avec nous. Preuve certaine de la sympathie grande en laquelle on nous tenait.

Il y avait que dans les maisons closes qu'on nous accueillait à bras ouverts, si je puis ainsi dire. Et, encore fallait-il que nous ayons de l'argent en poche.

Louis Grandidier.

La Question Juive en Russie

LE FANATISME ANTISEMITE

Je crois intéressant de communiquer à tous le fragment suivant d'une lettre d'un gorodovoi russe (agent de police) de la station Razdeinaya.

... Dans le bourg, près de la station Razdeinaya, se trouve une boutique juive, à la fois épicerie et bureau de tabac. De plus, il y a plusieurs familles juives. Et imaginez-vous ceci : les employés du chemin de fer se réunissent avec des vagabonds d'osseux et ils saccagent cette boutique (ou pourtant l'inérance sceptique est la note dominante) de montrer une sorte de haine, de mépris pour le juif, le « youtr » selon l'expression populâtre.

Que reproche-t-on aux israélites ? Certainement, dans l'esprit des réfractaires, les criminels suscitent cette guerre religieuse, les juifs n'ont qu'un tort, essentiel et fondamental : c'est d'être juifs.

Tout comme les protestants et les libres penseurs ont le tort d'être protestants et libres penseurs.

Néanmoins, par notre temps où chacun proclame la liberté de conscience, la liberté des cultes ! il est difficile de montrer cyniquement ce prétexte, on donne par conséquent d'autres griefs contre la race sémitique, race maudite, chargée de tous les crimes, fléau de toutes les nationalités, etc., etc.

Il doit dire, du reste, qu'en envisageant la question sous l'aspect purement religieux, et sous le caractère exclusif de conflit entre sectes différentes, cela ne serait guère intéressant. L'expérimentation scientifique, la méthode du libre examen, de la recherche impartialement appliquées, nous permettent ainsi qu'à tous les esprits vraiment libres et de toute divinité et partant de tous cultes et religions qu'ils soient de pieux et de pieux.

Je vis encore un juif, roux et robuste, d'âge moyen. Il eut le visage mutilé et un œil dont le globe sortit avec trois enfants agés respectivement de 4, 5, 7 années. Tous avaient la tête fendue et le sang coulait sur leurs joues. Quant ils eurent atteint le village, personne ne voulut les accueillir, mais, au contraire, on excitait les chiens contre eux et on leur jetait des pierres.

Les juifs se mettent à genoux, baisant la croix, suppliant de leur laisser la vie, mais, dans la croix, suppliant de leur laisser la mort.

D'après l'expérimentation continue et d'incessantes vulgarisations scientifiques, nous pourrions croire que les dieux et les préjugés religieux vont disparaître définitivement, car, comme on l'a dit : « Dieu est une borne qui recule à mesure que la science avance ».

Pourtant, par un contraste inexplicable, il nous est donné d'assister à un déchaînement des passions religieuses, à un réveil de ce fanatisme inconscient qui, à travers les âges et les peuples, a laissé de nombreuses traces de sang, de misère, de tortures et de souffrances.

Le fanatisme n'est pas mort.

Favorisé par la réaction, gouvernementale, il étend sa griffe sur la Russie, il y exerce ses sanguinaires ravages. Entre les mains des dirigeants et de l'aristocratie, il constitue une force trop redoutable et trop efficace pour que ceux-ci ne l'emploient pas contre les révolutionnaires, contre tous les ennemis de l'ordre de choses, contre ceux qui s'instruisent et éduquent les autres, ceux qui pensent et agissent.

Les juifs, en Russie, constituent une forte partie de ceux qui meurent pour la libération sociale. Parmi la jeunesse studieuse des universités, parmi les ouvriers qui raisonnent, et même parmi les bourgeois libéraux, il y a nombreux hommes et femmes, les politiciens, les financiers, les hommes d'affaires et de culture, les intellectuels, les femmes d'origine sémitique.

C'est ce qui explique l'attitude du gouvernement profitant de la haine qui existe à l'état latent contre les juifs et exploitant cette erreur pour les combattre.

Pendant ce temps le peuple, détourné de sa voie libertaire, se débarrassant de ses meilleurs ennemis.

C'est le succès de la contre-révolution.

Les sauvages cosaques, d'une férocité atroce dans la répression, ont encore été surpassés par la populace fautive des derniers pogroms.

Comme un vent de la folie, la tempête antisémite ravage les villes, les campagnes, pille les boutiques, les magasins, égorgue les femmes, les vieillards, les enfants. Cru

